

révéla une femme d'affaires astucieuse et avisée. Au fond, il faut reconnaître en elle, semble-t-il, la plus « raisonnable » des femmes littéraires du XVII^e siècle; ses amitiés sont sincères et profondes, elles ne lui enlèvent jamais la vision de ses intérêts ou de ceux de sa famille. Elle a été de fait une mère fort attentive et a assuré l'établissement de ses deux fils. C'est sans doute aussi cette froide raison qui l'empêcha d'adhérer au jansénisme des prêtres qu'elle consulta à quelques reprises dans sa vie; elle se résigna chrétiennement à son sort, elle n'alla pas plus loin. Sa vie avait d'ailleurs été une longue lutte contre la maladie. C'était là sans doute la plus belle manifestation de son extraordinaire vitalité.

En somme une lecture à la fois passionnante et enrichissante, par un auteur qui est des plus grands connaisseurs du XVII^e siècle français.

Jean-Claude Dubé
Université d'Ottawa

* * *

Jean-Baptiste Duroselle — *Clemenceau*. Paris : Fayard, 1988, 1 077 p.

Il est de ces individus qui résumant à eux seuls toute une époque. Leader de l'extrême gauche parlementaire dans les années 1880, chef de gouvernement à deux reprises entre 1906 et 1909, et encore lors de l'année cruciale de 1917 jusqu'à 1920, le « père de la victoire » et un des signataires du traité de Versailles, Clemenceau marqua de sa personnalité une bonne partie de la Troisième République. Il constitue donc un sujet tout indiqué pour les biographes. Le bicentenaire de la Révolution française explique sans doute que l'on ait voulu publier maintenant une étude sur la vie de ce Républicain qui se proclamait héritier de la Révolution et dont l'affirmation qu'elle fut tout un bloc n'a toujours pas cessé de résonner.

Afin d'établir les antécédents républicains de Clemenceau, Duroselle entame sa biographie par une étude des ancêtres du futur président du Conseil des ministres en se basant sur les recherches de Jeanne O'Brien. Depuis le XV^e siècle, les Clemenceau étaient des bourgeois vendéens, insérés dans les réseaux urbains de la région. Aussi, lors de la Révolution et conformément, dirons-nous, au modèle développé jadis par Tilly, l'arrière-grand-père Clemenceau, opta-t-il énergiquement pour la République, instituant une tradition qui se perpétua jusqu'à Georges Clemenceau.

Dans les pages suivantes, Duroselle examine les divers avatars que connut Clemenceau. Grand voyageur, médecin et homme de science, journaliste, romancier et philosophe, il fut le modèle même de l'honnête homme républicain. Sa vie privée, y compris son amitié avec Monet, est loin d'être dépourvue d'intérêt. Certains aspects, en particulier le rejet total par la famille de son ancienne épouse après leur divorce, sont très révélateurs des mœurs bourgeoises de l'époque.

Toutefois, c'est par l'action politique que Clemenceau s'est acquis un renom. Sa propre évolution dans le domaine fut représentative de celle de toute une partie de la gauche française de la fin du XIX^e siècle. À travers les pages de la biographie de Duroselle, on voit poindre une problématique liée à cette évolution exemplaire et en apparence contradictoire. Républicain intransigeant, Clemenceau fut ainsi l'ennemi implacable de tout ce — Sénat et Présidence — qui pouvait limiter l'expression de la

volonté populaire incarnée dans la Chambre des députés. D'ailleurs, les rapports entre lui et Poincaré, entre 1917 et 1920, ne devaient que le confirmer dans son hostilité à la présidence. Pourtant, c'est en tant que sénateur que Clemenceau fit sa rentrée en politique au début du XX^e siècle et c'est du Sénat qu'il présida les Conseils des ministres. En 1920, il ambitionnait la présidence de la République. Cette opposition entre les idées de jeunesse et l'action de l'homme politique d'âge mur est en fait symptomatique d'une errance qui caractérise l'ensemble du comportement politique de Clemenceau. L'homme qui, en 1879, plaida pour une amnistie complète en faveur des communards et qui, par sa défense des droits syndicaux, en 1884, et son soutien à diverses grèves jusqu'en 1893, s'imposa comme chef du « mouvement social » au parlement, se dressa comme implacable défenseur de l'ordre établi contre les grévistes, en 1906, et de l'État contre la CGT, en 1919. Cet opposant à la peine capitale, ce dreyfusard pour qui des considérations répondant aux exigences de la Raison d'État ne sauraient jamais prévaloir sur celles dictées par la Justice, traqua implacablement les internationalistes pacifistes, en 1917 et en 1918, emprisonna le ministre de l'intérieur du gouvernement de l'Union sacrée, Malvy qui, en 1914, avait refusé d'arrêter les suspects inscrits sur le célèbre « Carnet B », et n'hésita pas à faire fusiller non seulement des agents des puissances ennemies mais encore des défaitistes. Révolutionnaire sous le Second Empire, c'est lui qui proposait, en 1918 et en 1919, d'imposer un cordon sanitaire autour des Bolcheviks en Russie, d'entourer la Russie d'un fil de fer barbelé.

Sans constituer pour autant un cas unique, le problème Clemenceau existe. Duroselle y offre dans sa biographie des éléments de réponses. On s'aperçoit que certains des retournements furent plus apparents que réels. Clemenceau avait beau assumer l'héritage entier de la Révolution française, y compris la Terreur, lorsqu'en 1891, il proclamait qu'elle fut un bloc; la violence lui répugnait depuis toujours. Malgré ses sympathies pour les communards et son opposition complète aux tactiques de Thiers, l'assassinat des Généraux Lecomte et Clément Thomas, le 18 mars 1871, et l'émotion de la foule, ce « délire de sang » qu'elle avait alors manifesté, l'avait révolté (108). La question de la violence révolutionnaire constituait une pierre d'achoppement entre Clemenceau et le mouvement anarcho-syndicaliste et socialiste dès les premières années du XX^e siècle. Autant le côté libertaire d'un Blanqui pouvait l'attirer, autant le dogmatisme d'un Guesde ne laissait de le rebuter. Bourgeois individualiste pour qui le politique et le moral primaient sur l'économique et le social, Clemenceau ne pouvait qu'être hostile aux doctrines collectivistes des socialistes. Individualiste qui ne supportait même pas la discipline des partis politiques (174), tendant lorsqu'il fut dans l'opposition vers un anarchisme libertaire, arrivé au pouvoir, Clemenceau supportait mal également les contraintes que représentaient l'opposition et les institutions. Son libéralisme et son autoritarisme furent les deux côtés d'une même médaille.

Clemenceau apparaît aussi dans cette biographie comme l'incarnation d'un radicalisme jacobin qui avait puisé son inspiration dans la Révolution française, mais qui se trouvait à la fin du XIX^e siècle dépassé par l'évolution sociale. Député parisien lorsqu'il entra dans la Chambre en 1876, Clemenceau opta, en 1885, pour une circonscription varoise, préfigurant ainsi la ruralisation du radicalisme qui, après l'épisode Boulanger, abandonna les villes à la droite ou à la gauche socialiste pour se rabattre sur les campagnes (260).

Duroselle présente les éléments qui permettent la formulation du problème Clemenceau et l'esquisse d'une réponse. Mais ces éléments demeurent disjointes. Le

lecteur se trouve face à une compilation de données brutes. De longues citations se suivent, introduites par des « voici » ou des tournures du genre de celles-ci : « tout le passage mérite d'être reproduit » (294); « il y a lieu de citer tout le passage » (298) sans autre justification. L'auteur semble récuser tout critère de sélection. Dans ce fatras d'information, il incombe au lecteur de formuler lui-même le cadre d'une analyse.

Cette biographie ne saurait satisfaire l'historien professionnel. Certes, l'ouvrage comporte un appareil scientifique adéquat sous forme de notes en fin de texte et une importante bibliographie commentée. Si pour évoquer les origines des divisions politiques qui déchirent la France de l'ouest, Duroselle fait appel aux travaux d'André Siegfried à l'exclusion de ceux de Charles Tilly ou Paul Bois qu'il semble ignorer, ailleurs il démontre une bonne connaissance de la littérature historique, s'appuyant sur des historiens tel Pierre Renouvin, bien sûr, mais aussi Odile Rudelle pour les rapports entre Clemenceau et les opportunistes, Guy Pedroncini pour 1917 et les rapports avec Pétain, Arno Mayer et Annie Kriegel pour la diplomatie et l'évolution des socialistes dans l'après-guerre. Cependant, Duroselle ne va guère au-delà de leurs travaux dont il se contente, en général, de résumer les aspects pertinents. Au fait, cette biographie ne s'adresse pas aux spécialistes. Le ton est donné dès la première page par l'évocation du « charmant et intéressant petit musée », Le Musée des deux victoires, créé à Mouilleron-en-Pareds en commémoration des deux grands hommes nés dans la commune : De Lattre de Tassigny et Clemenceau. Un vocabulaire semblable émaille les pages du volume. Justifier l'étude de certains aspects de l'histoire familiale des Clemenceau en affirmant qu'« il est pourtant passionnant de [les] étudier » (12) ou par l'aspect « pittoresque » de la chose (13) ne fait que renforcer l'impression que Fayard visait surtout un public de petits érudits curieux. Des répétitions, faute d'une problématique claire, et de longs développements d'aspects dont le lien avec une question centrale est forcément incertain expliquent que cette biographie finit par atteindre un millier de pages. Clemenceau qui avait proclamé, en terminant une étude sur Démosthène limitée à 98 pages, avoir « horreur de développements inutiles » (910), en aurait été lui-même choqué. Enfin, cette longueur, attribuable parfois à des défauts d'organisation, illustre l'aspect bâclée de cette biographie. Des erreurs, telle l'attribution de *Georges Dandin* à Racine (388) et une erreur de numérotation à partir de la note 43 pour le chapitre XI ne peuvent être expliquées que par la hâte mise à sortir cette biographie.

Tout ceci est regrettable. Georges Duby et Michel Vovelle ont démontré l'intérêt que l'historien pouvait tirer des études biographiques, surtout à des fins illustratives. Certes, la tâche fut facilitée dans l'un des cas par la rareté des sources et dans l'autre par la relative obscurité du personnage, Théophile Desorgues. Individu occupant souvent le premier plan, Clemenceau crée un défi peut-être insurmontable à l'historien qui ne cherche pas à écrire encore un manuel de l'histoire de la Troisième République.

Lucien Febvre avait jadis affirmé que c'était le problème et non la région qui devait occuper le centre des préoccupations de l'historien. Un précepte analogue pourrait s'appliquer aux études biographiques.

Pierre Simoni
Université Laurentienne